

Patrice de Bénédicti

Jean, solo pour un monument aux morts



NOTE D'INTENTION

En ce 2 août 1914, beaucoup de Jean sont intrigués par ces tocsins qui sonnent de concert dans tous les villages de France, jusqu'aux endroits les plus reculés. Mêmes sons de cloches en synchronisation quasi parfaite dans un pays voisin, de l'autre côté du Rhin, où les Jean s'appellent Hans.

Tous ces Jean ne savent pas encore que ces cloches ne sonnent pas la mobilisation d'une simple guerre ; elles annoncent un cataclysme. Pour le moment les Jean tombent d'accord pour dire que « le pire est inévitable, assez perdu de temps et allons y gaiement ! » Tant qu'on est et qu'on reste entre Jean de bonne compagnie, tout cela devrait vite et bien se passer.

Tous, sauf un Jean.

Mais est-il besoin de se préoccuper de ce Jean là ? Puisqu'il est mort, assassiné il y a 2 jours.

Quelques Jean s'en émeuvent certes, mais la grande majorité ne s'en soucie guère, voire certains s'en félicitent.

Un Léon* se demande qui peut bien pleurer ce traître. Un Charles** se voit soulagé, souhaitant dès 1911 le voir fusillé une fois la guerre déclarée.

Bon, enterrons vite ce Jean et revenons aux vivants, en partance pour quelque chose de beaucoup plus sérieux, la guerre ; celle qui nous sortira de cette belle époque, de ce progrès social que connaît la France depuis quelques années.

* Léon Bloy, ** Charles Péguy



Photo : Mineurs vers 1905

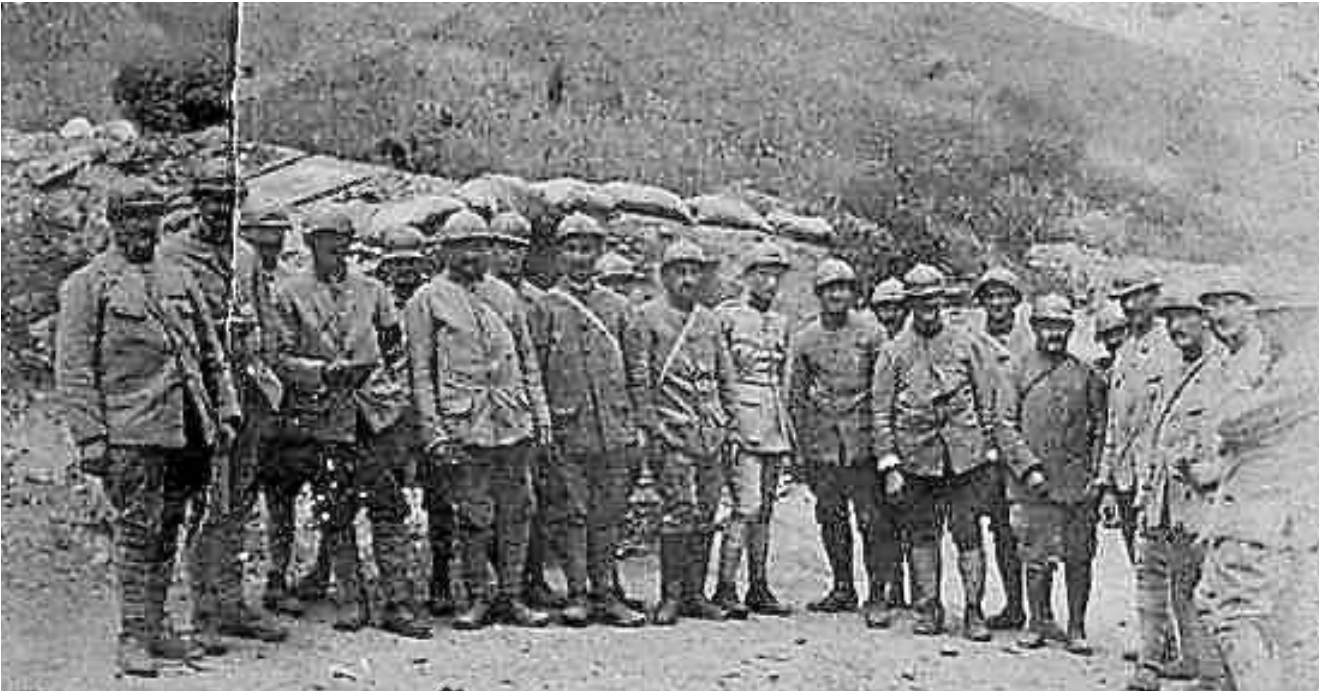


photo : soldats réservistes 1914

La guerre, notre Jean assassiné la voyait comme un massacre qui précipiterait le monde dans un abîme d'où il ne sortirait pas indemne, un cauchemar « enchaîné de violence rétrograde, de haine basse, de servitude, de dictature étouffante ». Jean le répète depuis 1905.

Il aurait mérité qu'on l'écoute un peu quand même, ce Jean pas comme les autres.

Ce n'est pas faute d'avoir essayé de se faire entendre : maintes fois il monta à la tribune de la chambre des députés. A travers la France, l'Europe et jusqu'au Brésil, il n'aura de cesse de propager un message universel d'espoir, de paix, ainsi qu'une mise en garde face aux dérives nationalistes et aux rivalités impériales.

Mais vous savez comment sont les Jean, ils en prennent et ils en laissent.

Aussi peut-être est-ce mieux que Jean ne soit plus là en octobre 1914, lorsque les Jean et les Hans se retrouvent face à face sous la même pluie de bombes, embourbés dans des tranchées creusées à la hâte.

Un an auparavant, à Berlin, il était monté une fois de plus à la tribune face aux Jean qui avaient fait le déplacement et aux Hans venus en masse. Il leur avait livré à nouveau ses craintes, les mêmes depuis dix ans, les exhortant que leur avenir n'était pas face-à-face, mais côte-à-côte.

Faisait-il soleil à Berlin ce jour-là ?

Jean savait-il que ses camarades, les Jean et les Hans qui l'écoutaient, se donneraient rendez-vous un an plus tard, baïonnette au fusil ? Le savaient-ils eux mêmes ?

Pas assez d'un spectacle pour répondre à ce casse-tête historique. Par contre j'aimerais bien lui dédier un solo à Jean et le danser là où l'on se souvient des Jean. Avec une danse qui parlerait directement aux morts, à Jean, aux Jean du monde entier qui, avant de s'écrouler, ont cru à quelque chose.

SPECTACLE HISTORIQUE ?

Un hommage à Jean Jaurès et à travers lui, à l'espoir qui s'était emparé de l'Europe prolétaire d'avant guerre. Un spectacle sur la désillusion, sur l'accélération des événements, sur la bascule soudaine qui balaya en quelques jours le travail de fond, de réforme sociale entrepris depuis les débuts de la IIIème république en 1870. Le secrétaire Cégétiste de la fédération des métalleux déclara même que "si nous avions voulu nous opposer à la guerre, ce ne sont pas les gens de la force publique qui nous auraient abattus pour trahison, ce sont les ouvriers eux-mêmes".

Raconter les espoirs brisés d'ouvriers agricoles, mécaniciens, artisans, mineurs... qui en 1914 avait réussi à se fédérer, se structurer. Des ouvriers qui avaient vu leurs conditions de travail s'améliorer au prix de terribles conflits sociaux et n'ont pas eu le temps d'en profiter.

Raconter l'espoir d'une gauche enfin unie, passée de cinq partis en 1882 à un seul en 1905.

Une gauche unifiée mais fragile devant les enjeux économiques coloniaux, les dérives nationalistes et impérialistes mondiales.

Une gauche opposée à la guerre, gagnant chaque jour du terrain sur le social, les conditions de travail.

Une gauche qui finalement baissa les bras en déclarant l'Union Sacrée devant la tombe de Jaurès, se soumettant ainsi aux ambitions guerrière du gouvernement.

Le Gouvernement prévoyait 13% d'insoumission, une grève générale, des soulèvements ouvriers.

Les voici rassurés, moins de 2% des appelés ne répondront pas à l'appel du clairon.

Autrement dit, le pays tout entier est enthousiaste à l'idée de partir à la guerre. Tout comme en Allemagne, en Angleterre, en Russie,...

Un hommage à ces ouvriers devenus soldats, plutôt chair à canon.

Des hommes qui ont posé leurs outils pour des fusils.

Photo : Discours de Jean Jaurès - Près Saint Gervais 1905

Réf : « *L'autre avant guerre* » d'Henri Guillemin / « *Discours et conférences* » et « *Discours en Amérique latine* » de Jean Jaurès



UN CORPS

Le butô* est le point de départ de ce solo.

Une danse permettant la transformation d'un mineur de fond en un soldat au front.

Une danse qui s'adresse aux morts, une passerelle entre la vie et l'au-delà.

Une danse où la forme est absente.

Une danse permettant des états proches d'états théâtralisés.

Une danse où le temps est un allié.

Une danse où le corps peut se montrer dans ses blessures.

Une danse où le corps est mort.

Une danse de la révulsion, de la convulsion, de la répulsion.

Une danse de corps recroquevillé, larvaire, tordu, électrique.

Une danse où l'immobile est possible.

Une danse où l'on frappe le sol pour en faire sortir les esprits.

Une danse grotesque, grimaçante.

Une danse qui cherche le dialogue avec l'abîme.

Une danse née d'un cataclysme.

Une danse qui décalerait la réalité.

Une danse qui exprime l'horreur avec dérision.

Une danse où l'humour est possible.

Une danse de gestes élémentaires.

Une danse nettoyée de tout superflu.

Une danse permettant de transformer un mineur de fond,
en chair à canon.



** créé dans les années 60 au Japon, le butô - ou « danse du corps obscure » - est né de l'expression des traumatismes de la 2^{nde} guerre mondiale - notamment des bombardements atomiques - et de la volonté de rompre les non-dits.*

UN ESPACE - LE MONUMENT AUX MORTS



Monument aux morts - Toulouse



Monument aux morts - Aurillac



Monument aux morts - Chalon s/ Saône

Avec P2BYM puis en solo, j'explore les endroits dans la ville en résonance avec mes propos. Avec ou sans interaction directe sur le mobilier urbain, c'est surtout le contexte qui m'intéresse. Je cherche l'endroit où je pourrais prendre la parole et raconter mes histoires. Décaler le passage piéton, l'abribus, le réverbère, la rue commerçante avec P2BYM pour en faire un lieu de représentation.

Investir l'espace du monument au mort pour livrer une histoire à la fois intime et collective.

Les monuments aux morts sont-ils "hauts lieux ou lieux ordinaires" ?

Le monument aux morts en France n'est pas dédié à célébrer, à glorifier la victoire, mais à honorer les morts, pour se souvenir. Ces constructions massives n'étaient pas uniquement destinées à enterrer les morts au fond de la mémoire mais également d'y enfouir la guerre elle-même. Ils devaient témoigner de « la der des ders » et se faire l'écho de l'horreur que les générations futures ne devraient jamais connaître.

Témoignages des récents sacrifices : 30.000 monuments aux morts sont construits, rien qu'en France, entre 1918 et 1925. Ce lieu ordinaire ne devient « haut lieu » qu'une ou deux fois dans l'année. Ne pourrait-il être pas être autre chose qu'un lieu grave, chargé d'histoire n'accueillant que cérémonies et commémorations militaires ?

Il n'est pas un cimetière dans la ville, imposant recueillement et silence. C'est un lieu de témoignage où la prise de parole devrait être possible, même par le corps.

Une simple tribune de pierre où une histoire pourrait être racontée.

UN TEXTE

La danse est durant une grande partie du spectacle soutenue par un texte enregistré ; écrit et dit par Patrice de Bénédicti ; diffusé via une petite enceinte autonome

Bonjour Jean
salut papa
c'est Léon
peut-être tu te souviens, peut-être pas
c'est vrai que je n'étais pas...
on est vendredi
je voulais t'amener des fleurs
mais le fleuriste est fermé le vendredi
alors je t'ai amené du vin
j'en ai bu une bouteille en chemin
j'ai un cadeau pour toi, un discours de Jaurès
j'avais l'embarras du choix
alors j'ai choisi celui de 1905
ton préféré je crois

celui de Berlin, celui qu'il n'a pas pu donner
je crois que c'est celui qui parle de la crise marocaine
de l'arrogance française, de l'arrogance européenne
vis-à-vis de l'Allemagne
celui où Jaurès dit qu'on n'était pas passé loin du désastre
pourquoi une alliance française, italienne et anglaise
pourquoi une alliance contre l'Allemagne
paraît-il que les sols européens étaient assez fertiles
assez riches en minerais pour stabiliser la paix
Jaurès ne comprenait pas à quoi jouaient la France et la Russie
il évoquait déjà les ficelles tirées par un pacte hypocrite
qui mettrait l'Allemagne et la France face à face
alors que lui s'épuisait avec son internationale syndicale
à mettre nos deux pays cote-à-cote
chaque fois que je l'entends ce discours
cela me rappelle la première fois où tu m'as pris le bras, Jean
pour m'emmenner au syndicat

tu t'souviens ?
ce truc que je ne comprenais pas
c'était un soir après la mine
on se connaissait Jean
mais c'est là qu'on s'est vraiment parlé
que j'avais remarqué que très peu de Jean en fait t'appelaient Jean
papa, les gens t'appelaient papa
ils t'appelaient papa parce que t'étais un des seuls Jean qui comprenait ce que Jaurès écrivait dans les
journaux
ce que Jaurès criait aux prolos
alors que nous autres, on n'y pipait mot
les gens t'appelaient papa
parce que t'étais un père pour nous tous
on se sentait en sécurité à tes côtés
où que ce soit, du fond du trou jusqu'au syndicat
aussi, j'ai adhéré au syndicat

tu t'souviens ?

j'allais aux réunions de plus en plus souvent
et je n'avais qu'à te regarder Jean
je souriais quand tu souriais
je protestais quand tu protestais
un soir en rentrant chez moi après la mine
ma douce me dit
que c'est quoi que ces bleus que t'as là ?
c'est où que c'est que t'as fait ça ?
c'est la mine qui fait des marques comme ça ?
ah ça...
c'est pas au fond non que j'm'a fait ça
c'est Jean, celui que tout le monde appelle papa
il me met des coups de coudes dans les côtes
pour que je lève la main au syndicat
y'a tellement de monde dans ces réunions
que Jean ne voit même pas que je lève le bras
et il me met toujours des coups de coude au même endroit
jusqu'au jour où c'était la grève qui demandait nos bras
moi j'aimais pas faire la grève
mais un bon coup de coude de Jean au même endroit
et alors, j'ai levé le bras

faut expliquer quesque chose
une mine, au début ça rapporte de l'argent illico dans les poches du proprio
on creuse un trou, on sort du charbon
et tout le monde est content
après il faut aller de plus en plus profond
de plus en plus loin pour chercher le charbon
faut plus de bois pour étayer les galeries, faut plus de chevaux
faut plus d'eau pour entretenir ce gruyère, tous ces trous
faut plus d'hommes et plus d'outils
donc ta gaillette elle coûte aux propios de plus en plus chère
alors que le proprio est obligé de la vendre au même prix
un véritable casse-tête
il ne peut pas la vendre plus chère
c'est à ce moment-là que l'ouvrier coûte trop cher au patron
et alors il fait quoi le patron ?
il remercie d'abord quelques ouvriers
au revoir, merci, au revoir merci, au revoir merci
au revoir merci, au revoir merci, au revoir merci
au revoir merci, au revoir merci, merci, au revoir
et il demande aux ouvriers qui restent
de travailler plus, beaucoup plus
extraction plus, traitement plus, entretien plus
en le payant toujours... pareil
donc grève
c'est là que j'ai commencé à avoir des bleus
pas qu'aux côtes, pas cocotte, mais pas que aux côtes
ca faisait marrer ma douce, des bleus pas cocotte
parce que le proprio
pour renvoyer les ouvriers mineurs grévistes au fond du trou
c'est les gendarmes qu'il préviendrait
et les gendarmes
c'est pas des coups de coudes qu'ils vous mettent dans les côtes
c'est des coups de bâton, pour de vrai
et quand le bâton suffit plus, c'est le fusil qu'ils sortent les gendarmes
pour faire peur au début
mais après ils vous tirent dessus, pour de vrai

les bons gendarmes français, bien dressés devant l'ouvrier
ils tirent avec le même fusil avec lequel ils sont venus nous chercher
début août 1914

donnez un bout de bois à une petite fille, elle en fera un fils qu'elle chérira
donnez le même bout de bois à un petit bonhomme, il en fera un fusil

on peut se battre contre tout, mais pas contre ça, il faut vivre avec ça
nos proprios, nos patrons, nos dirigeants savent bien ça
alors ils ont foutu nos femmes à l'usine
et nous ont collé un Lebel tout neuf livré avec sa baïonnette
ils se foutaient bien de la paix, nos proprios
ils se foutaient bien de la victoire, nos patrons
c'est du sang qu'ils voulaient, du sang d'ouvriers
ils savaient bien qu'il n'y en aurait pas assez
alors les vampires sont allés jusqu'au fin fond de leur royaume
jusque dans les entrailles de leurs empires
chercher du sang frais de gré ou de force, du sang indigène qui faisait peur
qu'importe l'ivresse tant qu'on a les colonies comme flacon
qu'importe la couleur de la chair tout est bon, pour le canon
tout est bon pour le même fusil que les patrons nous ont donné
à la place de nos pioches

le même fusil avec lequel ils nous tiraient dans le dos hiver 1916 quand l'ouvrier,
le paysan, le prolo refusaient de monter encore et encore, au créneau
c'était facile, ils n'avaient qu'à viser le carré blanc
que nos gradés nous forçaient à nous coudre nous-mêmes dans le dos
c'était soit avancer et mourir dans la boue en héros
soit reculer et mourir d'un tir ami mal ajusté
d'accord ou pas d'accord, on était obligé de partir
pas besoin de coups de coudes, pas besoin de main à lever
Jaurès mort assassiné
on a juste eu le temps de pleurer l'union sacrée
alors Jean disait que le premier homme mort pour la paix, c'était Jaurès
celui qu'on appelait papa disait que si le sacrifice d'un tel homme,
du seul vrai soldat de la paix n'a rien pu empêcher
qu'en deux jours on puisse enterrer un demi-siècle de paix, un demi-siècle de progrès alors il n'y a plus
rien qui vaille

allez Jean, te bile pas
c'est juste l'histoire d'un mois
on se rouille un peu dans ton syndicat
un peu de sport allez, tu vois le mal partout
Jean ne voyait pas le mal, partout il voyait la mort
Jean se rappelait les yeux encore mouillés ce que Jaurès disait en 1911 quelques années avant de se
faire tuer

« n'oubliez pas que la guerre de demain sera une guerre courte,
pas un seul peuple n'est en mesure de remporter une victoire facile
la France disposerait de 2 500 000 hommes, l'Allemagne près du double
sans parler des alliances qui verraient des millions d'hommes affronter des millions d'hommes
finies les manœuvres foudroyantes qui détruisent l'adversaire
finies les manœuvres napoléoniennes d'encercllement de l'ennemi
impossible lorsque des armées formidablement massives occupent des régions entières
la lenteur de la guerre russo-japonaise dit bien la lenteur d'une guerre, d'une possible guerre
européenne »
de plus, disait Jaurès en 1911 « les instruments de destruction sont si puissants aujourd'hui que les
armées seront contraintes de s'enterrer, de creuser des tranchées pour se mettre à l'abri

si guerre en Europe il y a, disait Jaurès cela ne pourra pas être une guerre de mouvement mais une guerre de positions
une succession de ténèbres, une interminable nuit de sang »

alors là Jeannot bravo

Jean applaudit Jean

tous les Jean applaudissent Jaurès en 1911

mais pas Joffre

Joffre, général, chef des armées n'applaudit pas Jaurès

en 1911, Joffre est trop occupé à peindre ses soldats de plomb sur la grande table de son salon

Joffre refait les grandes batailles de 1871, il les peint en rouge ses soldats de plomb pour bien les voir
aussi quand fin juillet 1914

on lui donne des ouvriers, des paysans

qui ne réalisent pas que dans la tombe de Jaurès

c'est plus qu'un homme qui est enterré

c'est l'espoir qu'on a assassiné, l'espoir

quand on lui donne des pères de famille

pas en plomb mais fait de chair et d'os

pour aller bousiller du boche

Joffre fait comme avec ses soldats de plomb, il les habille en rouge

pantalons rouge, képi rouge pour bien les voir

mourir dans les champs encore rouge de coquelicots

pour bien les voir mourir depuis sa colline, bien planqué derrière ses jumelles

réservées aux hauts gradés

il est content Joffre que les casques et les tenues plus sobres ne sont pas encore arrivés

Joffre disait : pas assez voyant, Joffre disait : pas assez voyant

ah les allemands nous voyaient bien eux...

bien à l'aise derrière leurs sacs de sable

camouflés en kaki, protégés par leurs casques lourds à rabats

mieux équipés, mieux entraînés

ils nous voyaient tellement bien, que leurs mitrailleuses lourdes

n'avaient aucun mal à nous aligner sur le gazon

nous, soldats de chair et de plomb

braves, courageux, sans cervelle et un peu cons

trop de soldats sur le front dirait Jaurès

trop de soldats sur le front dirait Jaurès

la fanfare rythmait chacun de nos assauts

on avait pour ordre de sortir des bois en hurlant pour effrayer les allemands

vous imaginez Bambi faire des vocalises à l'ouverture de la chasse pour effrayer les chasseurs

Joffre disait « quand les boches verront nos petits gars se jeter sur eux avec fougue dans leurs

uniformes rouges

ils partiront en courant »

Jaurès dirait : trop de soldats sur le front, trop de soldats sur le front

j'ai pas vu un seul allemand courir

j'ai vu trop de soldats sur le front

j'ai vu des régiments couleur coquelicot se faire mettre en pièce en 8 minutes

du 19 au 20 août 1914, 20 000 hommes morts en deux jours

140 000 hommes morts en moins d'une semaine

Joffre, Joffre

ça fait beaucoup là, non ?

puis vient ton tour, le sifflet

tu sors en courant

en criant pour la France

et pour réponse

il y a un sifflement aigu qui part de loin derrière les lignes ennemies
ça monte, puis ça r'descend
on regarde ça comme un feu d'artifice
on est en août, les terres ne sont pas encore labourées
les sillons pas encore remplis
d'un sang impur...
ça monte, puis ça r'descend
le troisième obus on se dit ça va
il va exploser loin celui-là
puis le cerveau passe tout au ralenti
histoire de ne pas en perdre une miette
puisque l'histoire, elle, oubliera les miettes
les camarades fauchés à 60 mètres, en miettes
les camarades fauchés à 30 mètres, en miettes
à 10 mètres, tu te dis ça va
de là où je suis, je ne prendrai que des miettes

Jean, Jean
c'est Léon,
t'es où t'es là
à côté de moi
allez relève-toi
prends ma main
prends mon bras
t'y arrives pas ?
allez va repose-toi
on ressaiera
repose-toi
on ressaiera
t'inquiètes pas
ce petit trou que t'as là dans la tête
comment un si petit trou de rien du tout peut faire taire un gars comme toi
ce doit être un Villain trou que t'as là, un Villain trou
t'avais raison papa, t'avais raison Jean
1914 n'es pas le début, c'est déjà la fin
la fin d'un rêve,
d'un monde plus juste
et c'est toujours les justes qu'on tue en premier
pas besoin d'attendre 1918 pour enterrer le prolétariat
été 1914, c'est 50 ans de combat social
qu'on assassine là, qu'on sacrifie, là
Jean, et le journal qui me le lira ?
si tu restes allongé là ?
t'as raison, Jaurès n'y écrira plus
et toi, tu ne me le liras plus
je vais y aller Jean
j'y vais papa
je reviens demain
j'essaierai,
j'essaierai d'amener des fleurs
sinon, du vin
du vin.

Patrice de Bénédetti - 2014

UN HOMMAGE A MON PÈRE



Mon père s'appelait Jean, comme environ 55 000 français en 1948, mais tout le monde l'appelait Jeannot.

Fusilier marin commando de 1966 à 1971, il en avait gardé le goût pour les Gauloises sans filtre et une blessure au genou.

Opérateur projectionniste en 81, Cégestiste depuis je ne sais plus mais il l'était toujours en 2005.

Il était passionné par les débuts de la III^{ème} république, la Commune et la Guerre de 14-18.

Il aimait le rock des années soixante, le banjo, Brel, Ferré, Brassens et une chanteuse québécoise dont j'ai oublié le nom. Ah, l'informatique et Pierre Desproges aussi.

Il parlait de manière assez désordonnée mais ne perdait jamais le fil.

Il disait toujours "ce que je veux dire" au milieu des phrases.

Mon père manquait d'objectivité, mon père était toujours persuadé. Par exemple il était persuadé que la fin du monde ne serait pas en 2012, il était persuadé qu'elle avait déjà eu lieu le 31 juillet 1914, avec la mort de Jaurès.

Tout ça en chantant : « Monsieur boum boum » d'Henri Salvador.

Tout ça en dansant ; mais il dansait comme il ne savait pas chanter.

Bref, vous l'aurez compris ou peut-être pas, mon père avait beaucoup d'humour et n'en était pas à un paradoxe près.

C'est lui qui va vous raconter l'histoire de cet avant-guerre, de ce Jaurès et de ces Jean. C'est lui qui vous dira qu'il y en avait environ 20 000 en 1914.

Enfin, pas lui directement, il n'est ni comédien ni danseur... et en plus il est mort.

Bon, lui ne peut plus mais moi je peux.

Exactement comme il vous l'aurait racontée avec ses mots, subtil mélange d'hésitations et de phrases définitives. Avec son corps, trapu, brisé mais incroyablement tonique.

Avec des objets pour illustrer le propos, car mon père a inventé le théâtre d'objet.

Au garde à vous, puisque c'est comme ça qu'il fermait le portail du parking dont il était devenu le concierge vers la fin de sa vie.

Avec le sourire, j'allais oublier le sourire, car rien n'était grave quand on avait connu le caniveau du marché de Noaille.

Il citait Ferré : « Quand on regarde un fou heureux parmi les cons, on dit qu'il a une araignée dans le plafond »

Mon père n'était pas un fou,

Mon père était un héros.

Patrice de Bénédicti



Patrice de Bénédetti **auteur, directeur artistique, chorégraphe, interprète**

Né à Marseille en 1971, Patrice de Bénédetti, musicien, monte le groupe Tarif Réduit en 1989 avec lequel il sillonne l'Europe puis découvre le théâtre de rue en collaborant avec les compagnies Karnavire et Inflammable.

A partir de 2003 et parallèlement à son parcours de musicien- compositeur, il développe un travail de danseur et de chorégraphe au sein des collectifs Ex-Nihilo, Le Nomade Village et avec la compagnie Uz et Coutûmes puis il fonde la compagnie P2BYM axée sur la danse en espace public, en association avec Yui Mitsuhashi.

En 2013 - 2014 il se lance une création personnelle et soliste dont il avait l'idée en germe depuis 2011: *Jean, solo pour un monument aux morts*. Il y mêle danse, écriture, lecture, manipulation d'objets.

Ce solo a été présenté en avant première à Chalon sur Saône (Chalon dans la rue) puis à Aurillac (Festival International des Arts de la Rue), Roques sur Garonne (11 novembre 2014) et Montpellier (AG de la Fédération des Arts de la Rue en Languedoc Roussillon).

Yui Mitsuhashi - chorégraphe associée

Née à Sapporo au Japon en 1983, Yui Mitsuhashi effectue sa formation en danse à Sapporo Buyoukai et Mizukami Ballet puis à l'Ecole Supérieure de Danse Rosella Hightower à Cannes. Dès la fin de sa formation en 2002, elle est danseuse au Cannes Jeune Ballet puis au Ballet Preljocaj (G.U.I.D) et à la compagnie Ex Nihilo.

En 2008, elle fonde la compagnie P2BYM en association avec Patrice de Bénédetti tout en poursuivant sa carrière d'interprète dans les compagnies La Locomotive et The Will Corporation.



CO-PRODUCTIONS

P2BYM

P2BYM né en 2008, est un projet dédié à la danse en espace public créé par Patrice de Bénédetti et Yui Mitsuhashi.

L'USINE / Scène conventionnée pour les arts dans l'espace public (Tournefeuille / Toulouse Métropole)

L'Usine est un lieu de création artistique.

AIDE à LA CREATION - Ville de Toulouse

LABEL COMMISSION DU CENTENAIRE 14/18

crédits photos

Lorran Chourrau, archives anonymes, Ludovic Leleu, JM Coubart, P2BYM

CONTACTS

Artistique

Patrice de Bénédetti

34, rue Bravet
13005 MARSEILLE
tél : +33 (0)6 03 36 48 06
artistique@patricedebenedetti.fr

Production/tournées

Ingrid Monnier

tél : +33 (0)6 87 54 28 95
spectacles@patricedebenedetti.fr
ingridmonnier@picnicproduction.fr

Administration

Les Thérèses

6 impasse Marcel Paul
31170 Tournefeuille - France
N° SIRET : 420 804 940 000 39 Code APE : 9001Z
N° Licence d'entrepreneur 2-1023023 / 3-1023024